



DES CIMES AUX ABIMES

AURÉLIE BAU, RACHEL DOUIS, CLARA DUTATE, ELOISE LACHAVANNE,
CASSANDRE THIEFFRY

DES CIMES AUX ABÎMES

Recueil de textes

DES CIMES
AUX ABÎMES

Etudiants en lettres modernes L2

Textes créés à L'université Savoie Mont Blanc, siège social 27, rue
Marcoz - BP 1104 - 73011 Chambéry cedex. Tous droits réservés,
2022.

PREFACE

Si la nature provoquait en nous une imagination allant au-delà de l'ordinaire, comment pourrions-nous la retranscrire à l'écrit ? Nous avons abordé cette question, dans un premier temps, avec les points de vue de chaque élève sur différents thèmes reliés à la nature avant de nous pencher davantage sur le côté fantastique que nous pouvons retrouver dans certaines descriptions sous divers aspects. Féerie ou drame, nous voulions voir comment chacun perçoit le surnaturel. Souhaitez-vous vous perdre dans de courts textes, aussi charmants que larmoyants, ou savourer les mots enchanteurs perdus dans une forêt de phrases, sans pouvoir s'arrêter ? Tout est possible dans ce recueil, où chacune de vos envies pourra être réalisée. Les étudiants en deuxième année de lettres modernes vous serviront de magnifiques récits où l'imagination se mêle au réel pour mieux cerner leur propre vision de la nature, du monde. Pourquoi cette ligne et pas une autre, me direz-vous ? Je vous répondrai « Quoi de mieux qu'un thème que nous voyons tous les jours, qui concerne tout le monde et peut toucher toute âme assez sensible pour se sentir imprégnée de chaque parcelle de terre et de textes ? ». La nature permet de donner un contexte à chaque récit et une infinité de possibilités quant à la rédaction de chacun. Sautez le pas, laissez-vous charmer par les fleurs épatantes des élèves de l'université Savoie Mont Blanc.

Sommaire

Chapitre premier, Ruines.....	10
Fragment premier, Le chêne, 2e partie.....	11
Chapitre 2, Le jardin des lilas.....	12
Fragment 2, Un arbre enraciné.....	13
Chapitre 3, Petites fleurs abandonnées.....	14
Fragment 3, Le Coeur.....	16
Chapitre 4, Mélodieuse campagne.....	17
Fragment 4, La Forêt d'Or.....	18
Chapitre 5, Second fragment de l'Autre-monde.....	19
Fragment 5, Sacré pin.....	21
Chapitre 6, Le Paradis sur Terre demeure.....	22
Fragment 6, Le rêve de François.....	24
Chapitre 7, La fée magique.....	25
Fragment 7, Arborescence.....	27
Chapitre 8, La Merveilleuse Désolation Végétale.....	28
Fragment 8, Terre céleste.....	29
Chapitre final, Chute Libre.....	30

CHAPITRE PREMIER, RUINES

Période de floraison. Rochers informes. Lueur du matin.

Histoire fossile. Hautes herbes. Douce brise.

J'aperçois des enfants qui courent dans ce lieu féérique. Puis des flèches qui se plantent dans la terre. Changement d'ambiance. Poétique de l'ancien temps. Domaine surplombant le lac. Grande beauté. Feuilles des châtaigniers qui virevoltent. Ruines incroyables. Image candide.

Une tasse. Puis une assiette. Archéologie et trouvailles du passé. Voyage dans le temps. Retour à la réalité.

— De Laurine.

FRAGEMENT PREMIER, LE CHÊNE, 2E PARTIE

Enraciné au bout du seul chemin de gravier de la forêt, aussi beau que le plus beau des plus beaux, je me tenais là. Ce jour n'a pas été différent des autres et pourtant ce jour a été si différent de tous les autres. Un homme est venu, il m'a regardé comme si je n'étais jamais devenu cet autre qui a tout perdu, comme si j'étais toujours cet autre qui avait tout. Il a suffi de son regard pour que tout renaisse, pour que je me reconnaisse, grand, majestueux, je m'étends dans le ciel avec mes immenses et solides branches. Il s'est tenu devant moi et il m'a vu, il a suffi de ce regard pour que tout disparaisse.

— De Stella.

CHAPITRE 2, LE JARDIN DES LILAS

Fleurs violacées. Gouttes d'améthyste surplombant la balançoire vide et abandonnée. Reflet du soleil entre les branches, qui engloutit le terrain de verdure d'un manteau de chaleur printanière.

Fleurs violacées et pétrifiées. Uniques témoins de l'ombre qui traîne, qui agrippe, qui enveloppe. Observatrices de l'astre nocturne qui offre son éclaircie sur le tapis rouge. Tapis carmin. Tapis poisseux qui recouvre petit à petit la pelouse morne et triste.

Pétales flétries et éreintées. Balayées par un vent automnal qui guette le jardin oublié. La maison semble s'embraser sous les couleurs crépusculaires. Le tapis sombre a disparu. La balançoire aussi. Au loin, le rire d'un enfant résonne.

— De Clara.

FRAGMENT 2, UN ARBRE ENRACINÉ

Dans la plaine, dans un coin, un saule pleure, long, lent, traînant par terre, ne sachant plus d'où il accroche le sol. Où serait-ce la terre qui s'accroche à lui de peur qu'il s'envole ?

— De Théo.

CHAPITRE 3, PETITES FLEURS ABANDONNÉES

Marcher, marcher. À gauche, à droite, un peu vers l'est ensuite. Une petite colline, des arbres sur le chemin, grands, feuillus aux poils verts bien doux. Le soleil entre eux, les caresses des rayons sur mes joues roses. Mes pieds dans les fleurs pétillantes de vitalité, multicolores et dansantes. Un vent joueur dans mes cheveux. Continuer, continuer. Les horizons semblables, cette maison naturelle à partir des branches habillées. Mes yeux cyan, perdus dans leur beauté éphémère. Les buissons sur les côtés, l'herbe piétinée, puis un mur, deux, trois, des fissures, un toit écroulé, les fenêtres abîmées par le temps, sans volets ni vitres. La porte principale disparue, la pierre grise salie par les saisons. Le bosquet plus loin, la petite terrasse sans chaise ni table, juste du sable blanc. Les grillages abattus, les arbres dominant la bâtisse.

Mes petits yeux aux reflets clairs et brillants d'azur se perdirent sur l'immensité du bâtiment, les striures profondes où s'entassait une masse noire inconnue — de la moisissure et bien d'autres — découpaient cette maison aussi sinistre que magnifique de toute part, partant des fondations pour traverser les fenêtres déshabillées pour atteindre le toit délabré et s'effacer sous les tuiles rougeâtres, tournant vers un marron foncé et hideux, et malmenées. L'encadrement en bois de toutes les entrées et sorties dépérissait un peu plus chaque année, les vers grouillaient dans les trous et la mousse grimpait pour s'endormir sur les chambranles restants. Une partie de la bâtisse ne tenait presque plus, certains morceaux se retrouvaient étendus sur l'herbe, abandonnés et délaissés.

Et elles, les petites fleurs abandonnées. Fanées, meurtries, mais toujours présentes, là, sur l'appui d'une fenêtre.

Ces petites âmes éternelles.

— D'Eloïse.

FRAGMENT 3, LE CŒUR

Il est là. Là, depuis on ne sait quand. Depuis plus longtemps que les autres, bien plus. Il est plus haut, plus marqué. Marqué par les stigmates du temps. Il les surplombe tous, leur fait de l'ombre mais les protège. Certains se reposent sur lui, d'autres se mêlent à lui. Ils forment tous un ensemble cohérent qui repose sur lui. Il est au cœur de tous, il est le cœur de tout.

— D'Audrey.

CHAPITRE 4, MÉLODIEUSE CAMPAGNE

C'est un cadre bucolique. Les arbres verdoyants se mêlent au scintillement de l'herbe sur laquelle le soleil flotte comme sur un océan vert. L'atmosphère semble légère, elle se laisse porter par la douceur de l'air et la chaleur du ciel. Le cabanon est toujours à la même place, il se montre résistant et inébranlable malgré son toit usé par le poids de l'hiver et son bardage en bois qui tombe, années après années, en lambeaux. L'horizon nous paraît si loin, presque inaccessible, comme s'il y avait tout un nouveau monde qui se cachait derrière cette épaisse forêt, révélant mystère et magie.

— De Julie F.

FRAGMENT 4, LA FORÊT D'OR

Le vent secouait les derniers troncs restés intacts. Tout droit, planté là, c'étaient des survivants. Un ouragan de feu passé par là, semant la mort. L'horizon pourrissait dans le noir absolu.

— De Léa.

CHAPITRE 5, SECOND FRAGMENT DE L'AUTRE-MONDE

Sur le lac se balade une barque, errante. Le jour m'effraie et je n'ai pas de but. La froideur nocturne a comblé l'absence. Le clapotis de l'eau calme cogne contre le bois. Les poissons de porcelaine constellent l'eau comme la nuit l'est par les étoiles. Mais dis-moi, Clair de Lune, qu'illuminés-tu ? Le passé et ses espoirs ou l'accalmie de l'avenir ? Le monde médian n'a pas d'importance, ils sont tous perdus dans le cirque de leur apparence, dans l'illusion de leur rôle, dans le culte de statut... Lorsqu'ils sont proches du voile de notre monde, je peux ressentir leur haine, leur colère, leur malveillance jusqu'au fond de mon être. J'ai les os brisés, l'esprit brumeux, le cœur qui coule à flot. Il n'y a qu'un être, qu'une ombre sur le lac ; c'est le funeste présage qui s'approche. J'ai entendu des bouches imprudentes, qu'une sage conseillère défend et s'étend avec des yeux verts pénétrants, transperçant chaque âme et chaque esprit qui se présente.

Alors qu'ici, ailleurs, j'ai vu l'une d'elle danser, avec ses cheveux châtain qui flottaient dans son dos, dans le vent, dans le temps. L'horizon s'illumine de milliers de flambeaux, des bougies incandescentes de la salle de bal, au loin, ou de la musique résonne dans le silence et la tranquillité de la Reine, la Nuit. Ses mouvements, gracieux et agiles, chassent les tourments. Chaque soir où je peux la voir, où je peux l'entendre, les esprits retrouvent le silence, bercé et envoûté. Les notes qu'elle laisse s'échapper sont une mélodieuse symphonie aussi pure qu'une tragédie. Je la vois, au loin, tous les soirs, près de la mer ou allant vers la forêt, se promenant sur le ponton. Les pas, languissant, musardant çà et là, viennent de quelque part pour repartir autre part. Elle appelle le serpent blanc, et mon tour, je chuchote : « Baï... »

Le Batelier encapuchonné, voilà ce que j'ai entendu des voix de l'autre côté de la rive. Personne ne sait que je suis là, moi, en personne. Je ne suis qu'une ombre funeste au loin de la berge, évitant la jetée, passant entre les rochers de la cascade pour y voir mon reflet. Je suis la Reine de la Nuit, les ténèbres obscures qui errent sous une pâle lune. C'est moi, ce soir, qui préfère Cosmos à Chaos alors que brillent dans la nuit deux petits astres émeraudes. Mais pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'il résonne si lourdement mon nom... « Miranda... »

— D'Apollonia SWIDERSKA-VARALTA.

FRAGMENT 5, SACRÉ PIN

Un parfum aux senteurs de pins. Une beauté dans un monde dénaturé. Un pied dans une forêt peuplée d'une nature dorée. Un vert dans une sphère mortifère. Promeneur, prête attention à ces épines. Épineux est le sapin et capricieux est l'humain.

— De Philippine.

CHAPITRE 6, LE PARADIS SUR TERRE DEMEURE. . .

Le jeu des illusions reflétant dans d'innombrable miroirs les fresques pittoresques des jardins puis l'épique dépouille du Lion de Némée et l'Apollon dirigeant les merveilleux arts déclare les jeux qui donne la création que cela fussent les plus grands bals et les plus grandes compositions emparadisant la clarté dans les ombres au triomphe d'une nature de bronze les nymphes immobiles face à l'immensité de la forêt semblent vouloir à tout instant s'éveiller et émerveiller les plus attentionnés vers une Mère Allégorique Créatrice du Soleil sur Terre demeurant enfantine avec une sévérité qui ne tombe point en ruine la glorieuse cantatrice des amphibiens et des paysans se transformant cette œuvre majestueuse éblouit les courtisans de sa blancheur immaculée et de ses stèles dorées qui se dresse vers une allée luxuriante au millimètre réglé emplie de fourbes de héros et de créatures métamorphosées qui nous fait revenir dans les temps passés ceux qui faisaient et font toujours rêver dans la sérénité d'une sécurité immortelle imitant plus loin l'Astrée illuminant en amont les eaux paisibles et contemplation du Soleil couchant dans le réchauffement des humeurs et vibrant sous le son des vièles et des pas dansants accompagnés de rires cristallins et opalins en mémoire de l'ancien temps que nous voudrions voir à

nouveau sans pour autant être factice afin de savourer l'élégance couplée à la dignité dans des brocards finement tissés de courtois faisant preuve de retenue et se montrant complaisant connaissant la politesse et les manières les plus formelles sous le chant des oiseaux et l'ouverture des grilles jusqu'au bêlement des agneaux vers le hameau disposant des plus beaux plateaux de fleurs et des vergers faisant éclore des liqueurs d'oranger qu'une fine mousseline pâle effleurait profitant de sa liberté pour les ramasser de ses frêles mains et ses poignets ornés de diamants aussi précieux que les vases du cabinet travaillé avec raffinement et fait de porcelaine fragile que l'on protégeait avec du lait tel de l'ambrosie dans ce lieu qui était une œuvre des cieux là où l'on souhaiterait résider pour l'éternité.

— D'Apollonia SWIDERSKA-VARALTA.

FRAGMENT 6, LE RÊVE DE FRANÇOIS

Regarde-les marcher avec fierté et condescendance. Ils se disent enfants de la terre mais, j'enfonce mes racines bien plus profondément en elle et j'y véhicule bien plus de vie, que leurs veines chargées de tout leur sang. Pourtant, je me contente de subir les lois de la nature qui m'a engendré, tandis qu'eux les transgressent sans aucun remords. Mon tronc est fort et soutient bien plus de charges, qu'ils ne sauraient en porter : mon feuillage et mes branches. Fils d'Apollon et de Gaïa, je montre bien plus de respect à leurs œuvres, que ceux pour qui ils sont destinés. Bien que je sois reconnaissant à l'un des leurs, pour le prénom qu'il m'a affublé et qui maintenant fait mon identité, je reste cependant le plus fervent plaignant de leurs agissements : je rêve d'un monde sans eux.

— De Charles.

CHAPITRE 7, LA FÉE MAGIQUE

Il pleut

Il neige

Il fait soleil

Mais cette ferme délabrée est toujours ici

La pluie la floute

La neige l'obscurcit

Le soleil l'illumine

Chaque saison, lui apporte une touche de magie

Le printemps la fleurit

L'été l'enflamme

L'automne l'assèche

L'hiver la congèle

Mais la petite fée oublie, que plus personne n'y habite

Sous la pluie l'eau ruisselle sur cette toiture trouée

Sous la neige les flocons recouvrent ces murs

Sous le soleil les rayons réchauffent le bois

Mais cette ferme délabrée est toujours là

Chaque saison va lui apporter une touche de magie

Au printemps, les fleurs prennent possession des lieux,
l'illuminant de couleurs chaleureuses

En été, les flammes détruisent le bois en les transformant en brasier

En automne, les feuilles tombent pour retrouver une teinte
sombre

En hiver le cycle recommence en la refroidissant

La ferme délabrée est toujours présente, faisant la joie de la
petite fée éblouissante

— D'Aurélié.

FRAGMENT 7. ARBORESCENCE

« **A**pproche » me soufflait-il. « Viens à moi... » Il ne suffisait pas d'imaginer ses paroles, il fallait les écouter. Parce qu'il me parlait, vraiment. Alors je suivais ce chuchotement et tout près, je sentais son écorce contre les paumes de mes mains. Pour moi, il arborait sa brise parfumée et me la transmettait. Je lui appartenais. Il était mon territoire, j'étais sa reine.

— De Lya.

CHAPITRE 8, LA MERVEILLEUSE DÉSOLATION VÉGÉTALE

La maison ordinaire ternit sous l'ennui de ses habitants. La lassitude éternelle semble tuer le temps, la maison et l'indifférence des quatre murs, la vie qui se meut. Elle voit la lumière, elle se précipite dehors, pensant avoir aperçu quelque chose. Quelle était cette petite lueur ? Elle court, sans réfléchir. Elle court jusqu'à pouvoir effleurer l'écorce de l'arbre imposant. Elle lève la tête : le vent souffle dans les feuilles, le vent souffle dans la vie. La chlorophylle étincelle dans les branches, sur les brins d'herbe. Le végétal luxuriant. En l'espace de cet instant, le temps revient. Elle se retourne et constate l'état de la maison. La nature a repris ses droits. Des racines sortent des pieds de la maison. Les murs semblent délicatement décomposés et garnis de lierre. Le peu de toiture s'est métamorphosé en végétation. Tout semble vague et précis, tout semble merveilleux et désolé. Il ne reste plus qu'elle.

— De Rachel.

FRAGMENT 8, TERRE CÉLESTE

Vous, feuilles devenant étoiles, réincarnées dans un océan stellaire. J'imaginai, inventai, rêvai. Être cet arbre immense, imposant, flotter dans cette mer d'azur, ne jamais revenir. J'aimais savourer sa vue, sa beauté. J'espérais être lui, un jour, une fois.

— D'Eloïse.

CHAPITRE FINAL, CHUTE LIBRE

I.

Tout banal ce petit chalet sur la montagne. L'air y est frais.

L'altitude. Mais on y est bien. Il est classique, comme on se l'imagine. Une apparence en bois, moyenne. La troisième planche derrière la porte craque et grince. Le vieux papier peint a jauni, pourtant personne n'y fait attention. Des traces de crayons persistantes, des morceaux déchirés. C'est ça qui fait son charme aussi. Ses imperfections. C'est qu'il n'est plus tout jeune. On ne s'en lasse pas pourtant. Le feu qui ronfle dans la cheminée, les bûches qui crépitent, la chaleur qui engourdit. L'odeur de chocolat chaud qui s'échappe de la cuisine.

Les lits sont toujours les mêmes. Avec leurs éternelles couvertures aux couleurs criardes et leurs coussins défoncés. Mais c'est pas grave. Ça va avec. Assis là, on peut regarder par la fenêtre d'en face. Les rideaux pendent tristement, une vieille corde distendue tente de les maintenir ouverts. Les vitres sont sales, pleines de traces. Une petite fissure se trouve même dans le carreau tout en haut à droite. Mais malgré tout ça, on distingue quand même l'extérieur.

Mais il n'y a pas grand chose dehors à vrai dire. Du ciel. Encore du ciel. Des fois, notre petit chalet traverse un nuage.

Souvent je me perds à regarder tout ce ciel. Et j'ai peur qu'on s'écrase.

II.

Le vent souffle, hurle, se déchaîne. Les fenêtres craquent, grincent et cèdent. Les battants s'ouvrent et claquent et le verre éclate. Ce n'était qu'une question de temps avant que le vieux carreau ne lâche. Il fait froid, l'air me glace. Il tourbillonne autour de moi comme un esprit amer. Et j'ai peur. Je crie... Rien. Seul le blizzard me répond. Il rit.

Le sol tangué, les murs tremblent. Je le sens. Les couleurs tombent et disparaissent. Plus rien. Tout est noir. Et comme le sol. Et comme les murs. À mon tour je titube. Le spectre m'attrape et me tire puis me pousse. Le chalet s'effondre. Les pierres sont pointues, elles m'écorchent.

La terre se retourne, pivote, roule. Je glisse et elle m'entraîne avec elle.

Et je tombe.

Ma montagne disparaît. Et je tombe.

Sous moi le sol se dessine. Il se rapproche. Et je tombe.

Je le savais. Toujours quand je regardais le ciel. Je savais que ça arriverait. Et je tombe.

— De Cassandre.